
LOUISE TREMBLAY
D'ESSIAMBRE

UNE SIMPLE
HISTOIRE D'AMOUR

1. L'incendie suivi de La déroute




CHARLESTON

LOUISE TREMBLAY D'ESSIAMBRE

UNE SIMPLE HISTOIRE D'AMOUR

1. L'incendie suivi de La déroute

À la suite de l'incendie qui ravage complètement leur maison, Marie-Thérèse et Jaquelin Lafrance doivent se retrousser les manches pour assurer leur survie et celle de leurs six enfants. Cordonnier de métier, Jaquelin est contraint de prendre le chemin des chantiers pour faire vivre sa famille, puisque son atelier a également été la proie des flammes. Difficile d'aller bûcher lorsqu'on est plus familier avec le travail du cuir et la réparation des bottines ! Difficile aussi pour un mari et père de famille de laisser à son épouse la lourde tâche de rebâtir le foyer. Remplis d'ardeur et d'espoir, Marie-Thérèse et Jaquelin sont déterminés à écrire un nouveau chapitre de leur vie, lorsqu'un grave accident les force de nouveau à faire face à l'adversité. Arriveront-ils à surmonter cette nouvelle épreuve ?

Une nouvelle fois, la reine du roman féminin québécois nous emporte dans une saga à couper le souffle, à la rencontre de personnages inoubliables.

2 MILLIONS DE LECTEURS CONQUIS !

ISBN : 978-2-36812-694-3



9 782368 126943

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature francophone

Design : © Studio Piaude

Images : © Collaboration JS /

Arcangel Images



C
CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

UNE SIMPLE HISTOIRE
D'AMOUR

Volume 1

© Une simple histoire d'amour, Tome 1 : L'incendie, Guy Saint-Jean éditeur 2017 / Une simple histoire d'amour, Tome 2 : La déroute, Guy Saint-Jean éditeur, 2017

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, Place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-694-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Louise Tremblay d'Essiambre

UNE SIMPLE HISTOIRE
D'AMOUR

Volume 1

L'incendie suivi de La déroute

Roman


CHARLESTON

L'INCENDIE

Chers lecteurs,

Ce livre, il est à vous, juste à vous ! Après toutes ces années de fidélité, je vous l'offre, avec tous mes plus sincères remerciements pour cette amitié qui va de vous à moi et de moi à vous. Ça me fait chaud au cœur. Ça me donne envie de continuer, encore et encore.

J'offre aussi ce livre à Sylvain. Un ami et beau-frère que j'aimais beaucoup et qui nous a quittés un peu trop vite. Merci pour ces livres que tu avais lus avant moi et que tu m'as recommandés...

*« L'amour d'une famille, le centre autour duquel
tout gravite et tout brille. »*

Victor Hugo

NOTE DE L'AUTEURE

CA Y EST ! Sur mon calendrier, j'avais dessiné une petite étoile dans l'espace réservé au 6 septembre 2016. Une sorte de pense-bête pour me rappeler que les vacances ne sont pas éternelles ! Cependant, quand j'avais choisi la date, au mois de juillet précédent, septembre me paraissait bien loin de ma réalité estivale, faite de soleil et de repos au quotidien... Voilà que j'y suis déjà !

Comme le temps passe vite, éminemment plus vite, au fur et à mesure que l'on vieillit...

C'est donc ce matin que je vais plonger dans un nouvel univers et j'ai vraiment l'impression de me tenir sur la plate-forme du dix mètres ! Depuis hier, j'ai le vertige. La nuit n'a pas été très bonne, je vous l'avoue, à cause de ce trac fou qui m'envahit, chaque fois que je m'installe devant l'ordinateur... Encore une fois, je n'y échapperai pas. Malgré tous les bons mots d'encouragements que vous m'avez fait parvenir, et je vous en remercie, il n'en reste pas moins que j'ai peur et que je doute. De moi, des mots, des personnages...

Dehors, c'est encore l'été et la tentation de repousser l'échéance que je m'étais fixée pour me remettre à l'écriture est passablement forte. Pourquoi pas ? Après tout,

je n'ai ni patron ni horaire, n'est-ce pas ? C'est la beauté de mon travail, cette liberté totale devant les obligations ! Mais n'ayez crainte, je vais résister à cette envie de paresse prolongée, car le désir de connaître enfin tous ces nouveaux personnages est aussi très vif et très réel. Toutefois, ce faisant, je me piège moi-même ! En effet, je sais pertinemment que dès l'instant où nous aurons échangé un premier regard entre nous, ces mêmes personnages deviendront un patron intransigeant. Ce seront eux qui planifieront mes horaires, qui présideront à mes réveils de plus en plus matinaux, qui dicteront mes heures prolongées devant l'écran ou la feuille, et ils peuvent être impitoyables, croyez-moi !

Je sais tout cela.

N'empêche que l'écriture m'a manqué. D'un livre à l'autre, cela me semble de plus en plus évident : j'ai le plus beau métier du monde ! Il me fait voyager dans le temps et l'espace. Il me fait rencontrer ces êtres d'exception que sont mes personnages ; il me permet de rencontrer des hommes et des femmes attachants, et ici, c'est à vous, chers lecteurs, que je fais référence.

Je vous aime, j'espère que vous le savez !

Je vais donc oublier que dans ma cour, c'est encore l'été, et que j'aimerais bien m'y installer pour lire au soleil. Non, je vais plutôt me tourner vers cet homme que je croise en rêve depuis quelque temps. Je vous en ai déjà parlé sur ma page « Face de Bouc » ! Il ne sait pas encore que je suis à quelques pas de lui, en train de l'observer, puisqu'il ne s'est pas tourné vers moi. Il a autre chose en tête, c'est évident !

En ce moment, il a les épaules voûtées et ses deux mains réunies dans son dos sont secouées de spasmes nerveux. L'homme, vêtu d'une simple chemise blanche en tissu grossier et d'un pantalon avachi, les croise et les décroise sans arrêt. De là où je me tiens, j'entends même ses jointures qui craquent, par moments, tellement il est crispé. Nul besoin de la moindre explication, car le paysage que j'ai devant les yeux parle de lui-même : dans la nuit mourante, la lueur des

dernières braises d'une maison calcinée se joint aux premières clartés du jour. Un fatras de poutres noircies, des meubles à moitié brûlés, des cendres fumantes, voilà tout ce qu'il reste de cette maison, que l'étranger fixe intensément. À le voir aussi nerveux, j'en déduis que c'était sa maison. Il n'en reste vraiment plus rien, sauf une cheminée qui se dresse inutilement vers le ciel.

L'image est pathétique, grotesque, désespérante.

À cause d'un écriteau de bois arraché aux flammes et jeté un peu n'importe comment sur la terre gorgée d'eau, je sais aussi que cette maison était son lieu de travail.

« Jaquelin Lafrance, cordonnier »

C'est ce que je peux lire, de là où je me tiens. Devant l'attitude de cet inconnu, je devine que ce Jaquelin Lafrance, c'est lui. Pauvre homme. Ce qu'il est en train de vivre doit être terrible, ce qu'il a vécu durant la nuit encore pire. La peur, la fumée, la chaleur... J'aurais envie de m'approcher, de glisser un bras autour de ses épaules, juste pour qu'il sache que je suis là. Mais comme pour l'instant, il n'y a personne près de lui, je vais donc me faire discrète et respecter sa solitude. À voir le vide autour de ce Jaquelin, après un tel désastre, je comprends que c'est lui qui a demandé à être seul.

Je suis actuellement dans un village tout droit sorti de mon imagination, mais combien semblable à des centaines d'autres qui existent vraiment : une église et son presbytère, un couvent et son clocher, ce qui me fait penser que ce gros bâtiment gris doit probablement servir d'école pour les jeunes de la paroisse. La petite cloche de bronze doit donc tinter régulièrement durant les jours de semaine, parfois en écho à celle de l'église. Si je me retourne, je vois un magasin général. Ce commerce est facile à reconnaître avec sa porte grillagée, sa longue galerie abritée, et son affiche colorée qui se balance tout doucement dans la brise du petit matin. De l'autre côté de la rue, il y a une grosse maison blanche avec une plaque à côté de la porte. Peut-être est-ce le bureau d'un médecin, d'un notaire ? Nous serions donc dans un village d'importance. Je ne sais

pas encore. Quand le soleil sera levé, j'irai me promener pour pouvoir me faire une opinion.

Si je tourne la tête, j'aperçois un bâtiment imposant, un peu à l'écart. Il doit bien faire plus de deux étages. Il est en planches teintes de ce rouge qu'on appelle communément « sang-de-bœuf ». Cette bâtisse me semble en très bon état. C'est un moulin à bois. Je le sais, car lors d'une balade en campagne, j'ai eu la chance d'en visiter un, vestige d'une autre époque. Curieux, cependant, de voir un tel bâtiment ici, alors que nous sommes entourés de champs. Ça aussi, je le sais, car je crois entendre des vaches meugler au loin.

Je tends l'oreille...

Oui, ce sont bien des vaches, mais quand on prête attention, on entend aussi les remous d'une rivière. Voilà pourquoi il y a un moulin et tout ce que ça laisse supposer d'activités et de possibilités d'emploi. C'est donc évident que nous sommes dans un village de plusieurs centaines d'habitants, une sorte de petite ville comme il y en avait à l'époque, prospère et agréable. Je regarde autour de moi tandis que je prends conscience que le bruit de l'eau domine peu à peu le crépitement des braises en train de refroidir lentement. Ce gargouillis uniforme sert donc de bruit de fond à tout le village. C'est plutôt agréable. Peut-être que Jaquelin Lafrance pourrait trouver un emploi au moulin en attendant de reconstruire sa maison ? S'il se tourne vers moi, je vais lui en parler.

C'est donc ici, au petit matin, que je vous avais donné rendez-vous. Dans un village que j'aurais envie d'appeler Sainte-Adèle-de-la-Merci, allez donc savoir pourquoi ! Il y a certaines choses comme celle-ci qui s'imposent à moi sans que je l'aie décidé. Le nom des villages et l'époque où se déroulent mes histoires en font partie.

Je ne sais rien et, brusquement, la suggestion est là, immuable, venue je ne sais trop d'où !

Maintenant, si vous me suivez bien et que vous prêtez attention aux détails, vous verrez qu'il y a un cimetière, à l'ombre de grands arbres probablement centenaires.

Puis, si on se retourne complètement, au croisement d'une rue secondaire, on voit une sorte de grange, doublée d'une écurie. Les portes sont grandes ouvertes et je peux y voir une poignée d'hommes en train de s'activer autour d'une imposante charrette surmontée d'un tonneau de bois, plutôt impressionnant. À sa base, il y a une espèce de robinet, ou plutôt un bras de métal qui ressemble à une pompe à eau, comme on en voit parfois dans les très vieilles maisons. Ça doit être ce que les pompiers volontaires du village utilisent en cas d'incendie, je ne vois rien d'autre. Pas surprenant, dans de telles conditions, que toutes ces maisons construites en bois y passent au grand complet quand un feu se déclare ! En fait, je crois que l'on tente de préserver les maisons avoisinantes beaucoup plus que l'on essaie de sauver celle qui est en flammes. Quelques longues échelles sont appuyées contre le mur extérieur et les deux chevaux aux grosses pattes poilues ont regagné leur stalle. Ils ont, en ce moment même, le museau plongé dans leur auge d'avoine.

Je ne saurais dire avec précision en quelle année nous sommes, mais à première vue, le xx^e siècle n'est pas très avancé. Les rues du village sont de terre battue et les seuls trottoirs visibles sont ceux qui longent l'artère principale, de part et d'autre. Ils sont construits en planches de bois, grisonné par les intempéries. Pour éclairer l'ensemble, le soir venu, il n'y a que trois becs de gaz : un devant l'église, un autre devant le presbytère, et un dernier, devant le couvent. J'en conclus que nous sommes donc à cette époque où les curés avaient le bras long et jouaient un rôle important dans l'administration, tant municipale que provinciale !

C'est donc ici que je vais vivre durant les prochains mois, pour ne pas dire les deux prochaines années : un pied dans le xxi^e siècle avec ma famille, sur le bord de ma rivière, et le second posé dans le passé, en compagnie de ce Jaquelin Lafrance et de tous ceux qui voudront bien se joindre à lui.

Voilà, je suis prête. Le trac se dissipe peu à peu. Ouf ! C'est donc ici, maintenant, que je vais vous inviter à entrer dans le village avec moi. Dans un instant, nous allons nous approcher tout doucement de l'étranger ; ou peut-être allons-nous marcher vers cette petite maison un peu plus loin, là où j'aperçois un trait de lumière à la fenêtre. J'hésite encore...

Le soleil se lève lentement, là-bas, sur ce village, tout comme il se lève ici aussi, au-dessus de ma rivière. Mes amies les outardes sont devant chez moi et elles glissent paresseusement sur l'eau. La journée sera belle, c'est à n'en pas douter, mais sera-t-elle heureuse ?

PREMIÈRE PARTIE
AUTOMNE 1922

CHAPITRE 1

*À Sainte-Adèle-de-la-Merci, village de bonne dimension,
situé quelque part entre Québec et Trois-Rivières*

Le mardi 31 octobre 1922, sur la rue principale du village, dans une petite maison de planches blanchies à la chaux, au toit de tôle noire, à tout juste un jet de pierre de la maison en ruines

MAINTENANT QUE LES ENFANTS s'étaient rendormis, Marie-Thérèse se donna la permission de trembler un bon coup, le temps d'évacuer la panique vécue au cours des dernières heures. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait eu aussi peur que cette nuit et elle pria le Ciel que cela ne se reproduise jamais.

Avec mille et une précautions pour ne rien renverser, elle porta la tasse de thé à ses lèvres et elle en aspira une longue gorgée réconfortante, tandis que, de l'autre côté de la table, toujours en robe de nuit, avec un châle jeté négligemment sur ses épaules pointues, une dame aux cheveux gris tout ébouriffés prenait place à son tour en bousculant une chaise. Le temps d'avaloir, elle aussi, une bonne lampée bien chaude, puis elle poussa un long soupir de

soulagement, ou peut-être bien de découragement, difficile à dire, avant de demander, d'une voix étouffée pour ne pas réveiller les enfants :

— Ça va, Thérèse ?

La femme ainsi interpellée sursauta. Elle était encore jeune et particulièrement jolie, malgré la grande fatigue qui dessinait de larges cernes sous ses yeux. Elle leva la tête, secoua sa longue chevelure mordorée, et fixa sa tante Félicité durant un bon moment, avant de laisser tomber, dans une longue expiration :

— Que c'est que vous voulez que je vous réponde, ma tante ? Ça va pas pantoute, c'est ben certain, pis j'espère que vous le comprenez. Mais j'vas quand même vous dire que ça va. Ouais... J'vas dire que ça va pas trop pire, rapport que les enfants sont tous vivants. Mais pour tout le reste...

Ce furent ces derniers mots, « tout le reste », lourds d'incertitude et de tourments, qui firent déborder le vase. Le visage de la jeune femme fut vite inondé de larmes provoquées par une épouvante encore perceptible, mais aussi d'anéantissement face à un revers du destin aux allures de tragédie.

— Mais que c'est qu'on va faire, astheure ? demanda-t-elle en inspirant difficilement entre deux sanglots. Qu'est-ce qu'on va ben pouvoir faire, ma tante ? Avez-vous juste une petite idée de ce qui nous attend ? On a pus rien, Jaquelin pis moi, pus rien pantoute ! Pas même une guenille !

— De la guenille, ça se remplace ! rétorqua vivement la vieille dame, sans la moindre complaisance ni dans le ton ni dans le propos. Avec des enfants, par exemple, c'est pas mal plus dur à faire. Ça fait que compte-toi chanceuse, ma pauvre fille, vu que c'est rien que du bien matériel que vous avez perdu, ton mari pis toi. Remercie plutôt le Ciel d'avoir ben voulu protéger toute ta famille. Savoir que tout le monde est vivant pis en santé, c'est le principal, dans votre grand malheur.

— Je le sais ben, c'est justement pour ça que je viens de vous dire que ça va pas trop pire.

Marie-Thérèse parlait tout en reniflant. Elle devait envisager l'avenir sans le moindre délai. En effet, six enfants dépendaient d'elle, et la jeune femme n'avait ni le loisir de s'apitoyer sur son sort ni celui de se laisser abattre. S'apitoyer ne faisait pas partie des possibilités qui s'offraient à elle. Le temps de boire une tasse de thé bien chaud et bien fort, et Marie-Thérèse Gagnon, dite maintenant Lafrance, aurait retrouvé tous ses esprits.

La jeune mère tourna nerveusement la tasse entre ses doigts durant un long moment, songeuse et lointaine, puis elle secoua encore une fois vigoureusement la tête, comme si elle se reprochait cette apparente perte de temps. Un dernier soupir mêlé de sanglots, accompagné d'une longue inspiration, puis elle posa un regard déterminé sur sa tante, avant d'ajouter, un certain défaitisme dans la voix :

— C'est ben beau de savoir qu'on est tous en vie, pis d'en être reconnaissante au Bon Dieu, j'en conviens, mais ça change rien au fait que nous v'là ben démunis, mon homme, les petits, pis moi.

Telle était la réalité de Marie-Thérèse, en ce matin du 31 octobre : à l'exception des siens, elle n'avait plus rien, et se lamenter sur son sort ne changerait pas la donne. Félicité tendit alors la main pour venir la poser sur celle de sa nièce.

— C'est ben certain, ma belle ! Ce que tu viens de dire là, c'est un fait indéniable, approuva-t-elle sans ambages. Vous avez pus grand-chose, ton mari pis toi, c'est le cas de le dire.

— Comment c'est que j'vas habiller les enfants, t'à l'heure, pour les envoyer à l'école ? On a été réveillés en catastrophe, en plein milieu de la nuit. J'te jure, y avait de la boucane jusque dans nos chambres. Une boucane à pas voir où mettre les pieds, par-dessus le marché. Pas besoin de vous dire qu'on a pas cherché à s'habiller. La seule chose qu'on voulait, c'était sortir de là au plus vite...

Marie-Thérèse fit une pause, tout son être encore imprégné de la peur incroyable qui lui avait tordu les entrailles quand Jaquelin l'avait réveillée.

— Grouille, Marie ! avait-il ordonné en la secouant sans ménagement. Debout pis vite, le feu est pris en bas dans la cuisine ! Ça brûle de partout... Les armoires, les murs... Faut qu'on sorte d'ici, avant que l'escalier se mette à flamber avec. Ça presse ! Prends la petite Angèle, pis sors par la porte d'en avant. Pendant ce temps-là, j'vas aller chercher les plus grands dans la chambre d'à côté.

Au même instant, les cloches du couvent s'étaient mises à sonner à toute volée pour alerter les pompiers volontaires, ce qui signifiait que les flammes étaient déjà visibles depuis le couvent. Ce fut comme un coup de poignard et Marie-Thérèse avait sauté en bas du lit. Protégeant sa figure avec son bras pour arriver à respirer, elle avait retrouvé ses pantoufles du bout des orteils et avait franchi les quelques pas la séparant du berceau de la petite Angèle.

En sortant de sa chambre, Marie-Thérèse avait entendu un formidable grondement, comme si la maison se révoltait et rugissait sa colère d'être ainsi agressée. Sur le mur, au bas de l'escalier, les flammes dessinaient des formes cauchemardesques. Rabattant un pan de sa couverture de bébé sur le visage d'Angèle, Marie-Thérèse avait descendu l'escalier à tâtons, une main sur la rampe et l'autre tenant fermement son enfant. Larmoyante et la gorge déjà irritée, elle avait retenu son souffle, tant il y avait de fumée autour d'elle. Elle aurait voulu courir, mais elle n'y voyait rien.

Marie-Thérèse ne s'était arrêtée qu'une fois sur le trottoir, à bonne distance du danger. Au même instant, Jaquelin sortait avec les cinq autres enfants, les plus jeunes titubant d'avoir été arrachés à leur sommeil, et, pour une première fois depuis de longues minutes, la jeune mère avait inspiré longuement, toussotant quelques relents de fumée. Elle avait ensuite tendu son bras libre pour accueillir le petit Ignace tout contre elle. Le bambin n'avait pas encore quatre ans et il tremblait comme une feuille, de froid comme de peur.

— ... en jaquette ! compléta Marie-Thérèse en levant les yeux vers sa tante. Y a ben juste mon Jaquelin qui a eu

le temps de sauter dans son pantalon avant de tous nous réveiller.

Après des paroles si défaitistes, Félicité tapota affectueusement la main de Marie-Thérèse, ce qui était en décalage avec le ton employé depuis le début de cette conversation.

— Arrête de t'en faire avec les vêtements perdus pour l'instant, bougonna-t-elle. Comme la moitié de la paroisse est venue aux nouvelles durant la nuit, pis que l'autre moitié doit déjà être au courant de votre malheur, y a pas personne qui s'attend à vous voir endimanchés ce matin ! Pis je pense pas que les bonnes sœurs vont espérer tes enfants pour les cours d'aujourd'hui. En plus, demain, c'est la Toussaint, c'est donc congé. C'est une bonne affaire, ça là ! Tes enfants vont avoir le temps de se remettre un peu, avant d'affronter leurs amis à l'école. Pis nous autres, ben coudonc, ça va nous donner le loisir de nous organiser pour voir convenablement au plus pressant.

Devant tant de bon sens, Marie-Thérèse esquissa un petit sourire contrit.

— Vous avez ben raison, ma tante... Faut-il que je sois fatiguée pour dire des âneries pareilles !

Marie-Thérèse déposa sa tasse et se frotta longuement les paupières du bout des doigts. Elle était épuisée et aurait bien voulu avoir le droit de se recoucher pour dormir un peu, elle aussi, comme les enfants. S'endormir profondément pour finalement se réveiller, quelques heures plus tard, et constater que tout cela n'avait été qu'un vilain cauchemar.

Malheureusement, il n'en serait rien.

D'une part, Marie-Thérèse n'avait pas vraiment le temps de se reposer et, d'autre part, les pertes étaient trop grandes pour espérer que tout se règle en deux coups de cuillère à pot.

Quoi qu'en dise sa tante, Marie-Thérèse n'avait vraiment plus rien ! Ni sa belle robe blanche pour les dimanches d'été, ni ses jolies bottines en cuir d'agneau qu'elle portait pour plaire à son Jaquelin.

À cette pensée, quoique bien superficielle, une grande lassitude s'abattit sur les épaules de Marie-Thérèse.

Pour atténuer toute la tristesse qu'elle ressentait, pour l'obliger à s'éloigner un bref moment, la jeune femme se concentra sur la pièce autour d'elle, et se mit à l'examiner minutieusement. Un peu comme pour ne pas sombrer dans le découragement le plus total.

Le décor lui était familier et elle pouvait y retrouver de nombreux souvenirs. Des souvenirs plutôt agréables dont Marie-Thérèse admettait qu'ils étaient particulièrement les bienvenus.

Tout au long de son enfance, et à maintes reprises, d'ailleurs, elle avait fait de longs séjours chez sa tante, la sœur de son père, pour le simple plaisir de sa compagnie, ou pour fuir trois frères aînés plutôt embêtants. Alors oui, cette cuisine chaleureuse dégageait un réconfort appréciable, en ces heures de grand désarroi. Néanmoins, ce n'était pas ici qu'elle aurait dû être, à cette heure matinale, mais dans la sienne, à préparer le repas des enfants, tout en planifiant sa journée.

Marie-Thérèse avait prévu de faire des conserves de légumes ce jour-là, pour finir de vider le jardin avant les premières grandes gelées.

À cette simple pensée, Marie-Thérèse soupira de déception.

Si les légumes avaient probablement été épargnés parce que le potager était dans le fond de la cour, loin de la maison, elle n'avait ni chaudron pour les préparer, ni l'endroit pour les entreposer, ni le cœur d'entreprendre la corvée. Et encore moins le temps de s'y mettre.

Marie-Thérèse contint les quelques larmes de découragement qui lui picotaient déjà le nez.

Trop de choses à prévoir à court et à long termes, à organiser pour le quotidien, à remplacer rapidement... La jeune femme en avait le tournis et elle détestait se sentir ainsi bousculée. Femme pratique et consciencieuse, elle était agacée de ces imprévus.

Les légumes devraient donc attendre un peu. Elle espérait que tout ne serait pas perdu, parce que, maison ou pas, il allait falloir manger durant ce long hiver qui s'annonçait.

Elle en parlerait plus tard avec sa tante, quand celle-ci passerait lui donner un coup de main, comme elle en avait l'habitude à la période de la mise en conserve. Tout comme Marie-Thérèse, Félicité Gagnon aimait bien faire des provisions. Son petit côté écureuil, disait-elle en riant. Ensemble, elles aimaient bien préparer l'hiver.

Cependant, cette année-là, le rituel ne serait pas respecté : le destin en avait voulu autrement. Et ce n'était pas qu'un mauvais rêve.

Marie-Thérèse avait la gorge nouée, et, cette fois-ci, elle ne put retenir quelques larmes supplémentaires. Elle les ravala aussitôt, en s'essuyant promptement les yeux.

Par la fenêtre au-dessus de l'évier, elle constata que le jour était levé, même si le soleil, lui, n'avait toujours pas passé la barre de l'horizon.

— J'ai l'impression d'être juste un gros paquet de nerfs, confia-t-elle enfin à sa tante, en tournant la tête vers elle. Si Jaquelin me voyait comme ça, il serait pas ben fier de moi...

La vieille dame leva les yeux au plafond, dans un geste d'impatience.

— C'est maintenant que tu dis n'importe quoi, ma pauvre enfant ! Jaquelin a toujours été ben fier de toi, c'est clair comme de l'eau de roche. Pis dis-toi ben, ma fille, que ton mari doit pas en mener tellement plus large que toi, à l'heure où on se parle. Ce que tu vis en dedans de toi, ta tristesse pis ton découragement, ça doit ressembler pas mal à ce que lui aussi ressent.

— Peut-être, oui...

Curieusement, sur ce point, Marie-Thérèse avait l'air nettement moins certaine que sa tante.

— Comment voulez-vous qu'on sache vraiment ce que Jaquelin peut éprouver dans le fond de son cœur ? demanda-t-elle en soupirant. Avec lui, c'est jamais facile